

un journaliste instruit vient à prendre la plume, il demeure incompris, ou même on le traite en riant de bigot. Nous ne pouvons pourtant nous résigner à admettre que nous soyons arrivés au règne exclusif de la hâblerie. Qu'advient-il donc de notre beau zèle contre les illettrés ? Eh ! non, il ne faut pas que notre peuple s'en aille ainsi à la dérive. Il faut à son intelligence une hygiène aussi sévère qu'à son corps ; il lui faut une nourriture saine et substantielle. Comme il prend sa nourriture intellectuelle en grande partie dans la presse, il faut que tous ceux qui écrivent soient instruits profondément des vérités primordiales qui régissent les individus et les peuples. Or ces connaissances se trouvent dans la théologie, ou au moins en substance dans la philosophie chrétienne. C'est ce qu'avaient compris et les savants et les immortels artistes du Moyen-Age. Aussi nous ont-ils laissé de ces monuments impérissables, comme la *Somme* signée par saint Thomas d'Aquin, *La Divine Comédie*, par le Dante, la *Jérusalem délivrée*, par le Tasse, la *Communion de saint Jérôme* et la *Transfiguration*, par Raphaël, le *Jugement dernier*, le *Moïse*, le *David* et le *Tombeau des Médecins*, par Michel-Ange. Le génie eut toujours pour compagne la science ; non pas la demi-science, mais la vraie et complète science des vérités divines.

Nous voudrions donc que nos écrivains, nos journalistes surtout, munissent leur intelligence de profondes connaissances. Alors ils écriraient à la lumière des éternels principes du Bon et du Vrai.

C'est dans des ouvrages comme celui de l'abbé Pâquet qu'ils trouveraient, nettes, précises et mises à leur portée, ces connaissances précieuses. Il y a bien une difficulté : les *Commentaires* sont écrits en latin ; mais nos journalistes catholiques ont fait des études classiques et ils savent le latin ; par conséquent ils peuvent du moins consulter de semblables ouvrages.

Vraiment, nous sentons que nous prêchons ici dans le désert. Il y a longtemps sans doute que notre lecteur s'est mis à sourire de pitié et nous a taxé de naïveté. Il n'importe ! Ce que nous écrivons est vrai. Quand un journaliste veut causer médecine, il commence par se renseigner ; s'il parle électricité, il ouvre son traité ; s'il discute finances, il rappelle ses données commerciales ; pourquoi ferait-il autrement quand il traite de questions religieuses, ou qu'il vient tracer les limites dans lesquelles l'Église doit exercer son action ? Allons ! soyons conséquents. Si l'aveugle qui parle couleurs, dit des choses de l'autre monde, le journaliste, qui traite une question sans la connaître, ne saurait guère dire autre chose que des balivernes ou des sottises.

Il faut être juste pourtant ; il y a de vrais journalistes au Canada, des journalistes supérieurement instruits, qui lisent et étudient la philosophie et la théologie, et ceux-là jugent sainement des choses.

Nous avons connu aux États-Unis des avocats qui lisaient habituellement la *Somme* de saint Thomas. Il est vrai que cette

lecture les a convertis du protestantisme au catholicisme ; mais cela n'est pas déjà un si déplorable effet, et leur temps n'a pas été perdu. Plusieurs de nos juges reconnaissent l'utilité de telles études et s'y livrent. Tous les hommes de loi, les législateurs, autant que les journalistes, pourraient donc avec avantage étudier de la théologie. A tous, nous suggérons les *Commentaires* de M. l'abbé Ls-A. Pâquet. Ils y trouveront les dogmes chrétiens exposés de manière telle qu'ils seront ravis. Rien de plus satisfaisant pour l'intelligence que de pénétrer sous la conduite d'un guide sûr dans ces sublimes régions où habite la vérité sereine, et d'où l'homme voit mieux ce qui doit l'intéresser ici-bas.

Nous n'insistons pas ici sur l'importance capitale de l'ouvrage de M. Pâquet pour le monde ecclésiastique. Nos évêques, toujours vigilants, le recommandent chaleureusement, et, au grand Séminaire de Chicoutimi comme au Grand Séminaire de Québec, il est, d'ores et déjà, adopté comme manuel. Ce fait dit plus que tout ce que nous pourrions dire nous-mêmes.

Ajoutons pourtant que nous ne sommes pas les seuls à parler élogieusement de cet ouvrage. Quelques journaux canadiens l'ont fait avant nous. Une revue française, impartiale assurément celle-là, place les *Commentaires* de M. l'abbé Pâquet au-dessus des *Commentaires* du fameux théologien Billuart, et Son Eminence le Cardinal Sotoli n'hésite pas à accorder à l'auteur québécois la supériorité sur tous les commentateurs actuels de saint Thomas. Nous souscrivons certes à ce témoignage, d'une autorité incontestée en la matière, et nous offrons nos humbles, mais cordiales félicitations à M. l'abbé Pâquet.

LIVIVS.

CE QU'ON REVE A CHICOUTIMI

La route du genre humain—Déplacement des centres vers le nord

Les principaux centres d'activité humaine, on le sait, sont situés dans l'hémisphère boréal : Chicago, Montréal, New-York, Londres, Paris, Berlin, Saint-Petersbourg, Moscou, Vienne, Constantinople, etc. Et la raison de ce fait est facile à trouver. C'est que la plus grande partie de la terre habitable est au nord de l'équateur. Mais j'ai rêvé que le Nord exercera bientôt une attraction nouvelle, et si mon rêve se réalise, plusieurs des centres actuels pourraient bien s'en ressentir. Voici :

Dans quelques années, le genre humain, prenant plus complètement possession de son domaine, et se mettant pour ainsi dire en communication avec lui-même, se sera fait tout autour du globe terrestre un chemin commode, sur lequel l'électricité et la vapeur se

disputeront l'honneur de l'entraîner, à des vitesses toujours plus vertigineuses. Ce chemin gigantesque, qu'on me permettra bien d'appeler *la route du genre humain*, traversera les continents sur leur plus grande largeur. Ainsi, partant de la côte occidentale de l'Irlande, et passant par Londres, Paris, Berlin et Saint-Petersbourg, il traversera les steppes immenses de la Sibirie, et gagnera la pointe la plus avancée de cette presqu'île très allongée, qui est comme une main que l'Asie voudrait tendre à l'Amérique par-dessus le détroit de Behring. Sautant ce détroit, il suivra le Yukon, passera à travers le Klondyke, et descendra à Winnipeg. De Winnipeg il prendra son élan pour l'Atlantique, et, touchant au nord du lac Supérieur, au lac Abbitibi et au lac Saint-Jean, il suivra le Saguenay jusqu'à Chicoutimi, pour de là ne faire qu'un saut jusqu'à l'extrémité la plus orientale du Labrador.

Voilà mon rêve. Il n'est peut-être pas aussi extravagant qu'il en a l'air, et j'avoue, d'ailleurs, que je l'ai rêvé avec le plus grand soin possible. Supposons donc qu'il se réalise, et voyons quelle serait l'influence de *la route du genre humain* sur la distribution du commerce et de la population, ici en Amérique.

Winnipeg deviendrait la plus grande ville de l'Ouest, parce que c'est là que l'immense trafic que centralise aujourd'hui Chicago irait rencontrer le genre humain arrivant d'Asie les mains pleines de l'or du Klondyke. Ainsi, le centre commercial de l'ouest se déplacerait de beaucoup vers le nord, et monterait de Chicago à Winnipeg.

Au nord du lac Supérieur, à ce point que toucherait *la route de l'humanité*, il se formerait une ville considérable attirant à elle une grande partie du commerce des lacs, et achevant de détrôner Chicago.

Montréal et New-York seraient bien obligés de s'occuper du genre humain qui passe. Montréal ferait vite un chemin de fer direct pour venir à sa rencontre, à Chicoutimi. New-York et Boston feraient en un clin d'œil un pont devant Québec, sauteraient le fleuve Saint-Laurent, et viendraient eux aussi à Chicoutimi faire des affaires avec le genre humain. A Chicoutimi aboutiraient encore : un chemin